

Autors jedoch umgekehrt der Prägung des Raums durch die Geschichte. Anschaulich und spannend wird unter anderem die Polyphonie der heute griechischen Stadt Thessaloniki – in Nachbarsprachen Selânik, Solun, Salónica... – skizziert (S. 53-60). Überhaupt kommt dem südosteuropäischen Raum in dieser schillernden, erkenntnisreichen und weiterführenden Aufsatzsammlung, die sich mitunter wie ein Plädoyer für die Belebung der regional studies liest, ein besonderer Platz zuteil: So erfährt man denn umfangreich von der bulgarischen Geschichtspolitik; Mazedonien, Serbien und weitere Balkanstaaten werden ebenso behandelt. Dass gerade das Themenfeld Bulgariens „überproportional vertreten“ ist, räumt der Autor übrigens selbst ein; zur Rechtfertigung weist er auf den ersten Forschungsschwerpunkt seiner wissenschaftlichen Laufbahn hin: „On revient toujours à ses premières amours...“ (S. 11).

Anmerkungen:

- 1 S. Troebst, Kulturstudien Ostmitteleuropas. Aufsätze und Essays, Frankfurt am Main 2006.
- 2 O. Halecki, The Limits and Divisions of European History, London 1950.
- 3] J. Szűcs, Die drei historischen Regionen Europas, aus dem Ungarischen von Béla Rásky mit einem Vorwort von Fernand Braudel, Frankfurt am Main 1994 (2. Aufl.).
- 4 Etwa bei A. Assmann, Der lange Schatten der Vergangenheit. Erinnerungskultur und Geschichtspolitik, München 2006.
- 5 Dies trifft besonders auf die Soziologie zu, siehe M. Schroer, Räume, Orte, Grenzen. Auf dem Weg zu einer Soziologie des Raums, Frankfurt am Main 2012, S. 17-28.
- 6 W. Orlinski, Ex oriente horror: Osteuropa-Stereotype in der Populärliteratur, in: Transit. Europäische Revue 31 (Sommer 2006), S. 132-152.

Yann Decorzant / Alix Heiniger / Serge Reubi / Anne Vernet (Hrsg.): Le Made in Switzerland: mythes, fonctions et réalités / Made in Switzerland: Mythen, Funktionen, Realitäten (= Itinera. Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte, Bd. 32), Basel: Schwabe Verlag 2012, 234 S.

Rezensiert von
Nicolas Chachereau, Lausanne

« *Made in Switzerland* »? D'emblée, les éditeurs du volume affirment le sens très large qu'ils donnent à cette expression. Celle-ci permettrait d'interroger la construction de l'identité nationale suisse, renvoyant à la démocratie, à la neutralité, à l'action diplomatique et humanitaire, au savoir-faire industriel et commercial ou à la diversité culturelle et linguistique. Cet imaginaire national a été en particulier forgé après la création de l'État fédéral en 1848, au travers de récits mythiques du passé de la nation, d'armoiries, ou encore d'une esthétique artistique et littéraire. Selon l'introduction du volume, « *Made in Switzerland* » désigne ainsi un « dispositif qui régit la perception que l'on se fait de la Suisse à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire helvétique » (p. 13). Il s'agit donc de « prolonger le débat autour des éléments constitutifs » de ce dispositif (p. 18).

En fait, les onze contributions réunies dans ce volume correspondent de manière très libre au programme ainsi fixé, car le colloque dont est issu l'ouvrage avait posé la problématique de manière volontairement vague. Il s'agissait notamment de

permettre à des jeunes chercheurs, suisses romands en particulier, de présenter leurs travaux.¹ Prenant acte de cette liberté laissée aux auteurs, le collectif éditorial dit « cultivate[r] [...] l'espoir que le lecteur-trice pourra identifier une théorie du Made in Switzerland par la pratique » (p. 18). Parcourons donc le volume pour identifier les thématiques communes.

Certaines contributions prennent l'expression « made in Switzerland », ou « Swiss made » telle que mobilisée par les acteurs économiques. Ce label associe les caractéristiques des produits à leur provenance, et donc à l'imaginaire national. Ces réflexions ont aussi été suscitées par les débats législatifs et médiatiques autour du projet « Swissness », évoqué dans l'introduction et plusieurs contributions. Cette législation, alors en cours d'élaboration, redéfinit les conditions d'utilisation de l'indication de provenance suisse.

Les chapitres de Régis Huguenin, Oliver Kühschelm et de Tobias Scheidegger étudient ainsi l'usage des symboles nationaux dans la publicité. Tous trois constatent que ce sont surtout le drapeau ou la croix suisse, ainsi que les images de montagnes, de pâturages, de vaches et de paysans qui sont utilisés. Scheidegger, étudiant le cas de la publicité pour les produits alimentaires, rappelle que le paysan constitue un élément de l'imaginaire national depuis la fin du 19^e siècle, lié à une vision conservatrice. Il montre ainsi les continuités, le paysan renvoyant à la pureté et à l'enracinement, mais également les glissements de sens, le paysan de la publicité du 21^e siècle ne symbolisant plus la défense nationale, et la pureté étant mobilisée pour des préoccupations d'écologie et de santé. Huguenin, à propos des chocolats de la firme Suchard-

Tobler, montre que l'imaginaire national est aussi une contrainte. L'attention du public sur ce point pèse sur les stratégies d'entreprise, dans la production (comment remplacer le lait suisse, trop onéreux, sans remettre en cause l'identification du produit?), la gouvernance de l'entreprise (le chocolat est-il encore suisse lorsque l'actionnariat ou la direction est étrangère?) ou la vente (peut-on vendre du chocolat de qualité inférieure comme « suisse »?). Kühschelm, enfin, compare les campagnes suisses et autrichiennes de consommation patriotique dans l'entre-deux-guerres. Il montre ainsi que la mobilisation des symboles nationaux ne va pas de soi, les publicités autrichiennes préférant alors faire appel à la raison: acheter autrichien est vu comme un moyen de combattre la crise et le chômage, tandis que la campagne helvétique met l'accent sur la fierté et l'unité nationale. Dans ces trois cas, l'imagerie nationale est mobilisée pour la publicité, en particulier parce qu'elle évoque la qualité des produits.

Trois chapitres sur l'histoire horlogère explorent cette question de la qualité. Johann Boillat et Francesco Garufo rappellent que l'indication « Swiss made » horlogère est régie par une loi, qui définit dès 1971 les conditions auxquelles une montre peut porter ce sigle. Ces critères ne concernent pas seulement l'origine des composants, mais également un contrôle technique de la qualité de la montre. Ils replacent cette question dans le temps long et dans le contexte des structures productives de la branche, montrant comment contrôles de la marche de la montre et du titre des métaux précieux (or, argent, platine) faisaient partie des mesures du cartel de l'horlogerie établi dans l'entre-deux-guerres. Les deux

autres contributions, de Marie-Agnès Dequidt et de Sandrine Girardier, se penchent sur le 18^e siècle. La première montre que la production horlogère de Suisse, Neuchâtel et Genève (ces territoires n'étant pas alors des cantons suisses) n'était pas associée à la haute qualité et aux prix élevés, mais au contraire décriée pour sa mauvaise qualité et ses bas prix par les horlogers parisiens. Dequidt relativise toutefois cette critique, en montrant que les horlogers de ces régions fournissaient leurs homologues de Paris. Girardier, quant à elle, s'intéresse aux Jaquet-Droz et à Leschot, prestigieux horlogers suisses de la fin du 18^e siècle. À la célébration de leur génie, elle oppose une recherche sérieuse montrant l'importance des processus d'apprentissage et des échanges savants et techniques. Ensemble, ces trois contributions éclairent les mouvements de l'industrie horlogère entre production de masse et luxe, bon marché et «qualité suisse».²

Pauline Milani, quant à elle, se penche sur l'autre versant de la problématique, la construction de mythes nationaux. Rappelant que la politique culturelle suisse, née dans le contexte international crispé de l'entre-deux-guerre, se voit assigner une fonction de défense nationale, l'auteure montre son évolution dans l'après-guerre, où elle s'ouvre progressivement à des artistes plus divers, y compris critiques envers la Suisse ou ses mythes. La position des organismes chargés de la politique culturelle à l'étranger reste néanmoins ambiguë à cause de leur caractère semi-public. La diversification des activités mène d'ailleurs à des tensions avec le gouvernement ou les ambassades.

Pour d'autres chapitres, la métaphore du «made in Switzerland» permet de désigner

tout produit, institution ou objet élaboré en Suisse. À la limite, une telle métaphore permet alors de faire toute histoire dans laquelle la Suisse ou des Suisses apparaissent. C'est par exemple le cas de Philippe Hebeisen qui s'interroge sur l'émergence d'un «modèle suisse de police» dans la deuxième moitié du 19^e siècle, c'est-à-dire sur la possible convergence des pratiques dans la police de plusieurs cantons. Ses conclusions restent toutefois peu affirmées. De même, la contribution d'Odile DeBruyn sur la mode des jardins alpins en Belgique dans la première moitié du 20^e siècle est intéressante pour l'histoire du paysage ou celle des élites belges. Les liens avec la Suisse restent toutefois vagues, ces jardins alpins étant pour l'essentiel conçus en Belgique. De plus, les citations évoquant la Suisse à propos des jardins alpins ne semblent pas prouver que ceux-ci soient vus comme «suisse».

Deux dernières contributions peuvent plus particulièrement intéresser les lecteurs de *Comparativ*. Damiano Matasci, en s'intéressant à la circulation internationale d'un «modèle scolaire» suisse, applique avec brio une perspective transnationale à l'histoire de l'école, montrant l'admiration des acteurs étrangers pour les pratiques scolaires helvétiques, telles qu'ils les perçoivent. Georges Ribeill, quant à lui, s'intéresse à l'élaboration, dès la fin du 19^e siècle, de normes ferroviaires européennes. S'il postule le rôle joué par la Suisse dans cette élaboration, cette affirmation reste peu prouvée. Le pays apparaît certes comme un territoire où des organisations internationales ont été créées et hébergées, mais les acteurs helvétiques ne semblent pas forcément y avoir joué un rôle central, au-delà de l'organisation des conférences.

Dans l'ensemble, le volume n'est donc pas traversé par une problématique commune. Il n'en reste pas moins que les chapitres sont tous de bonne facture et apportent des éclairages intéressants sur leurs objets respectifs. Même si certains auraient gagné à avoir un fil rouge plus explicite, tous méritent d'être lus par ceux qui s'intéressent aux problématiques correspondantes, qu'il s'agisse par exemple des rapports entre vente et nation, de la qualité dans l'industrie horlogère, de la politique culturelle ou encore de l'histoire transnationale.

Notes :

- 1 Notons d'ailleurs la publication depuis la sortie de l'ouvrage des thèses de certain-e-s des contributeurs/-trices, notamment: J. Boillat, *Les véritables maîtres du Temps. Le cartel horloger suisse (1919–1941)*, Neuchâtel 2013; M.-A. Dequidt, *Horlogers des Lumières. Temps et société à Paris au XVIIIe siècle*, Paris 2014; R. Huguenin, *L'univers visuel de Suchard (1945–1990). Des images de l'entreprise à l'image d'entreprise*, Neuchâtel 2014; P. Milani, *Le diplomate et l'artiste. Construction d'une politique culturelle suisse à l'étranger (1938–1985)*, Neuchâtel 2013.
- 2 Sur cette question, voir aussi: B. Veyrassat, *Manufacturing flexibility in nineteenth-century Switzerland. Social and institutional foundations of decline and revival in calico-printing and watchmaking*, in: C. F. Sabel/J. Zeitlin (éds), *World of possibilities. Flexibility and mass production in Western industrialization*, Cambridge 1997, pp. 188–237.

Cécile Stephanie Stehrenberger:
Frankos Tänzerinnen auf Auslands-
tournee. Folklore, Nation und
Geschlecht im „Colonial Encounter“
 (= *Historie*, Bd. 39), Bielefeld:
 transcript Verlag 2013, 340 S.

Rezensiert von
 Astrid Kusser, Rio de Janeiro

Der spanische Bürgerkrieg war kaum zu Ende, da sandte die Regierung unter General Franco Forscherinnen aus, um die Musik und Tänze der verschiedenen Regionen Spaniens zu sammeln. Die Bevölkerung sollte sich in Folkloregruppen organisieren, bald traten in landesweiten Wettbewerben die besten Tanz- und Musikgruppen gegeneinander an. Offensiv griffen die Forscherinnen in das vorgefundene Material ein, säuberten es von angeblich fremden oder schädlichen Einflüssen und erfanden eine iberische Nationalkultur, die nicht nur lokal und national wirksam war, sondern auch als Bühnenshow durch die Welt tourte.

Cécile Stephanie Stehrenberger widmet diesen Coros y Danzas genannten Shows und den an ihnen beteiligten Tänzerinnen eine umfangreiche Studie, um an ihnen die Verschränkung von Nationalismus, Geschlechter- und Kolonialpolitik aufzuzeigen. Sie hat sich dafür ein umfangreiches Quellenkorpus vorgenommen, das von schriftlichen Archivquellen über filmische und fotografische Quellen hin